

# L'ENCHÂSSEMENT

IAN WATSON



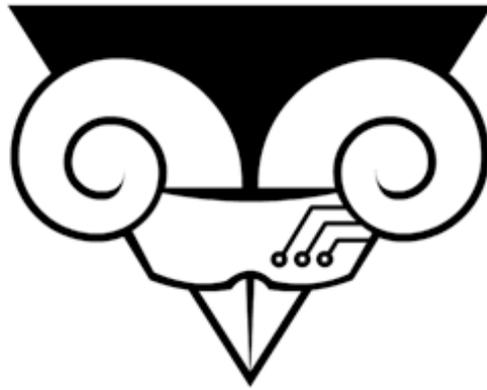
Ian Watson

L'Enchâssement



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Bérial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard  
Traduit de l'anglais par Didier Pernerle

Titre original : *The Embedding*  
© 1973, by Ian Watson

First published by Victor Gollancz Ltd. This French edition published with  
the permission of The Orion Publishing Group, London

© 2015, le Bérial' pour la présente édition

La traduction de l'introduction de Ian Watson est signée Erwann Perchoc

ISBN : 978-2-84344-692-4

Parution : juin 2015  
Version : 1.0 — 29/05/2015

Illustration de couverture © 2015, Manchu

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard

## Un mot de l'éditeur, en guise d'introduction

Si *L'Enchâssement* est bien un livre de science-fiction, c'est d'abord et avant tout un livre important. Le lecteur l'ayant déjà lu sait pourquoi — *L'Enchâssement* n'est pas de ces récits qu'on oublie —, celui qui le découvrira ici ne pourra qu'en comprendre la raison. La présente édition (la quatrième en France) se veut définitive. Didier Pernerle a pour l'occasion revu sa traduction initiale, celle parue en 1974 chez Calmann-Lévy. A notre demande, Ian Watson nous a écrit une longue introduction inédite farcie d'anecdotes, et le linguiste Frédéric Landragin une postface lumineuse dans laquelle il décortique les enjeux de *L'Enchâssement* et de la « linguistique-fiction ». Quant à Alain Sprauel, l'exhaustivité et la minutie de sa bibliographie se passent de commentaire. Tous, auteur, traducteur (merci à Erwann Perchoc pour son travail sur l'introduction de Ian Watson), scientifique et bibliographe, ont fait montre d'un enthousiasme sans faille — jusqu'à Manchu, qui a habillé l'ensemble avec le talent qu'on lui sait. L'édition est un travail d'équipe. Celle constituée pour la réalisation du présent volume de la collection « Kvasar » a tout de la *dream team*. Il convenait de le souligner.

O. G.

Souvenirs enchâssés,  
une préface de Ian Watson

*Au tout début des Seventies*

Si *L'Enchâssement* parut en 1973 en Grande-Bretagne, son écriture débuta en septembre 1971, au moment où je recommençais à travailler comme maître de conférence de grade II au sein de l'École d'histoire de l'art et d'études complémentaires de l'Institut de technologies de Birmingham (la future University of Central England). À l'époque, la fraîcheur de l'automne me stimulait, aussi griffonnais-je dans le train, tôt le matin, sur les pages lignées d'un grand cahier bleu. Le train, oui, car je faisais alors la navette depuis Oxford — un trajet d'une heure et demie. L'École d'histoire de l'art se trouvait près d'un canal, dans un entrepôt reconverti loin des autres bâtiments de l'Institut. Personne, là-bas, ne savait comment nous nous organisions, et Philip, notre responsable, un spécialiste d'histoire chinoise de l'art, lui-même marié à une Chinoise, avait astucieusement ramené la durée de notre semaine de travail à deux jours et demi. D'où le fait que je puisse continuer à habiter à Oxford, une ville bien plus agréable que Birmingham.

Je dis « griffonner », car ça secouait beaucoup dans le train. De retour chez moi, je tapais à la machine ce que j'avais gribouillé — en tout cas ce que j'arrivais encore à déchiffrer. Lorsque je ne parvenais pas à me relire, j'improvisais.

Mes collègues d'alors exercèrent une influence notable sur le développement de *L'Enchâssement*. Les « Études complémentaires » consistaient en ce que les trois promos d'étudiants en peinture et sculpture, graphisme, design et mode enduraient — ou appréciaient — à raison d'une session par semaine, afin de compléter leur enseignement principal. Plus que d'un cours magistral, il s'agissait surtout d'une approche interactive.

Rachel était une anthropologue sociale, Charles était spécialisé en sémiotique. Lors de mon entretien d'embauche, je leur avais proposé d'enseigner la science-fiction et la futurologie. « Pourquoi ? – Parce que ça aidera les étudiants à penser avec souplesse aux futurs, nombreux et alternatifs, de ce monde où ils évolueront en tant qu'artistes et designers. – Super, tu as le job ! » En fait, seules *deux* personnes avaient candidaté pour ce poste, une véritable sinécure pour l'aspirant écrivain que j'étais. Au tout début des années 70, de tels boulots existaient encore...

Je dois à Rachel une meilleure idée de l'anthropologie et la découverte de Claude Lévi-Strauss et consorts ; Charles a étendu ma connaissance de la sémiotique ; Brendan, qui enseignait l'histoire de l'art, fournissait le LSD — c'est avec lui que j'en ai pris pour la première fois. Quant à Ken, prof d'histoire du design, il me prêta sa voiture pour me rendre à Angoulême en 1975, à l'occasion de la 2<sup>e</sup> Convention nationale de SF française, où *L'Enchâssement* avait reçu le prix Apollo. Cette auto, une Morris Traveller — pour partie en bois, une espèce de maison à colombage sur roues — a échappé de justesse à un camion tueur, façon *Duel* de Spielberg, à mi-chemin d'Angoulême. Au retour, elle dépassa même, non sans un certain héroïsme, une Mercedes sur la route de Calais à Boulogne : l'hovercraft transmanche ayant été annulé à cause de vents trop forts, nous avons dû filer d'un port à l'autre. Quelques jours après l'avoir restituée à Ken, la pauvre vieille a définitivement rendu l'âme. Un trop-plein d'émotions, sans doute.

Par une pure et formidable coïncidence, à moins de cent mètres de l'entrée de l'École d'histoire de l'art, juste derrière un café très fréquenté, se trouvait Andromeda, la bouquinerie spécialisée en SF de Birmingham, une merveille qui importait depuis les USA des livres à l'époque introuvables en Angleterre. J'y achetais quantité de bonne SF en poche, que je lisais en fin de journée dans le train pour Oxford, muni d'une canette de Carlsberg Special Brew (la bière des vagabonds, c'est bien connu) et d'un hot-dog trouvés au Danish Food Centre de la rampe menant à la gare de Birmingham New Street. À Oxford, je me procurais des livres de Wittgenstein, Lévi-Strauss, Barthes et d'autres auteurs du genre.

À l'occasion de la présente préface, j'ai relu *L'Enchâssement*, et ce pour la première fois en quarante ans. Quand on écrit, réécrit un roman, qu'on en corrige les épreuves, on ne peut faire l'expérience objective du livre en tant que lecteur. Le temps doit passer. J'ai relu à

ce jour une bonne demi-douzaine de mes romans pour des rééditions britanniques. Celui qui a eu besoin du plus grand lissage stylistique est *Whores of Babylon* — paradoxalement, mon seul roman sélectionné au prestigieux prix Arthur C. Clarke. Le roman qui a nécessité le moins de corrections est *Queenmagic, Kinmagic* — de la *fantasy* d'aventure basée sur les échecs et d'autres jeux, située dans des Balkans imaginaires. À la relecture de ce que j'estimais être la version définitive de *L'Enchâssement*, j'ai repéré onze coquilles — argh... Sans aucun doute, elles n'auront pas perturbé le traducteur français, et je ne vais pas commencer à les lister, sans quoi cette préface s'éternisera.

Par bonheur, *L'Enchâssement* ne me paraît pas trop mal écrit, du moins d'un strict point de vue stylistique. (Il n'est pas ici question de la pertinence des aspects linguistiques et autres.) Sauf qu'à l'origine, il en allait bien autrement. Après l'avoir achevé, je l'ai soumis à trois éditeurs londoniens en même temps — ce n'était pas la procédure correcte, je l'ai appris plus tard. J'avais utilisé une machine à écrire avec du papier carbone, et l'une des copies au moins devait être plutôt pâlichonne. Un éditeur a simplement refusé le roman, un autre l'a ignoré, mais Victor Gollancz Ltd., une entreprise familiale à l'époque, et surtout le meilleur éditeur de SF de Grande-Bretagne, a été intrigué.

Peu avant, juste après mon retour du Japon en 1970, j'avais écrit ce qui deviendrait *Orgasmachine*, un livre finalement publié (bien amélioré, l'expérience aidant) en anglais en 2010. Sans doute à cause du refus unanime d'*Orgasmachine*, *L'Enchâssement* fut rédigé avec une sorte d'impatience pleine de défi, le processus d'écriture s'étant effectué dans un état de conscience semi-enchâssée, justement. Malcolm Edwards, lecteur pour Gollancz, écrivit gentiment dans son compte-rendu : « Watson a un grand besoin d'apprendre à communiquer, mais s'il y parvient... » Suite à quoi, j'ai réécrit *L'Enchâssement* d'une manière plus orthodoxe. Le résultat : un contrat et une avance de trois cents livres. (Après le succès de *L'Enchâssement* en France en 1974, les éditions Champ Libre ont publié une traduction d'*Orgasmachine* en 1976 — grâce en soit rendue à mon bon ami Maxim Jakubowski —, mais il ne s'agit que d'une version préliminaire, une novella que le curieux pourra lire sur mon site < [www.ianwatson.info](http://www.ianwatson.info) >.)

*Impressions d'Afrique*

Bon. Retour à *L'Enchâssement*. L'université sans nom d'un pays africain où les personnages de Pierre et Sole se sont rencontrés est l'University College de Dar Es Salaam, en Tanzanie, une branche de l'Université d'Afrique orientale il y a fort longtemps. Ses tours d'ivoire (ou de ciment, du moins) se dressaient sur une colline à une quinzaine de kilomètres du centre-ville. Une toute nouvelle université dans un pays ayant pris son indépendance vis-à-vis de la Grande-Bretagne depuis alors quatre ans. Le Royaume-Uni n'avait guère investi dans l'ancien Tanganyika (avec qui le modérément dictatorial Zanzibar s'était uni), car il s'agissait d'un territoire confisqué aux Allemands après la Première Guerre mondiale — pas une *vraie* colonie comme le Kenya, plus au nord, par exemple. Ce qui faisait de la Tanzanie un endroit plutôt paisible, un lieu où, à la plage, un type pouvait s'enfuir avec votre short pendant que vous vous baigniez, la « taxe de plage », en somme — au Kenya, sur le parking, on aurait plutôt soulevé votre voiture avec un cric histoire de l'alléger de ses quatre roues. Personne ne s'était rebellé violemment en Tanzanie, à l'inverse des Mau Mau au Kenya. L'admirable chef d'Etat tanzanien Julius Nyerere, surnommé Mwalimu (l'instituteur), qui mena une politique de « socialisme africain » impliquant la nationalisation des banques, accepta l'aide de la Chine pour bâtir une voie ferrée vers la Zambie, enclavée, dans le cadre de la lutte contre la Rhodésie ayant déclaré unilatéralement son indépendance. Moyennant quoi la Tanzanie fut boycottée par les pays capitalistes occidentaux, ce qui n'empêcha pas les Tanzaniens de se débrouiller pour se débarrasser du délétère dictateur ougandais Idi Amin, et ce pour le bien de tous.

Pour paraphraser Charles Dickens, les étudiants de l'University College nourrissaient de grandes espérances. Lorsque le président Nyerere annonça que ceux-ci, après l'obtention de leur diplôme, devraient travailler à la « construction de la nation » pendant une année (ou était-ce deux ?), avec une paye identique à celle des soldats, et ce afin de rembourser la somme investie par l'État dans leur formation, ils manifestèrent en plein centre de Dar Es Salaam vêtus de leurs courtes toges jaunes. Personne ne maîtrisait réellement le protocole d'une manif. Les policiers firent signe aux étudiants de s'asseoir dans la rue. Poliment, ces derniers obéirent. *Et alors* les forces de l'ordre tirèrent du gaz lacrymogène sur la foule assise afin de la disperser. Le jour suivant, l'Instituteur se rendit à l'université et fit la

leçon aux étudiants contestataires, avant de les renvoyer dans leurs villages jusqu'à la fin du semestre afin qu'ils n'oublient pas d'où ils venaient.

La simple architecture des bâtiments de l'université sur la colline impulsait aux étudiants des attentes irréalistes — chose que leur donnait aussi, ceci dit en passant, mon cours sur un roman de mœurs de Jane Austen du début du XIX<sup>e</sup> siècle, ou sur *Gens de Dublin* de James Joyce ; des textes assez peu en phase avec la réalité tanzanienne. Pas plus qu'*Une Enfance*, du Russe Maxime Gorki... *L'Enfant noir*, du Guinéen Camara Laye, et *La Danse de la forêt*, pièce du Nigérian Wole Soyinka, sur lesquels je donnais aussi des cours, étaient déjà plus à propos. Mais les Africains de l'est commencèrent vite à se plaindre de l'impérialisme culturel occidental — d'*Afrique* occidentale. Aussi triste qu'elle soit, la réalité n'en était pas moins implacable : les ex-colonies de l'ouest du continent, britanniques et françaises, étaient bien plus raffinées que l'Afrique de l'est, un coin du monde qui se résumait pour l'essentiel à un désert culturel peuplé d'éléphants avec en son milieu le Kilimandjaro.

Sauf que le Front de Libération du Mozambique, le FRELIMO, avait son QG à Dar Es Salaam, et je subodorais que les jours du Portugal en tant que puissance coloniale étaient comptés. Cela, à l'inverse du Hudson Institute, groupe de réflexion américain conservateur, dont j'utiliserais les rapports comme matériel pédagogique pour mes étudiants en cours de futurologie quelques années plus tard à Birmingham.

Cet institut fut fondé par Herman Kahn (auteur de l'essai *On Thermonuclear War*) et d'autres sommités issues de la très conservatrice RAND Corporation, dont j'ai aussi utilisé les documents. La contribution la plus pertinente du Hudson à *L'Enchâssement* réside dans ses prédictions sur la continuité de la présence portugaise en Afrique, basées sur la méthode dite du « survol rapide ». Méthode qu'on pourrait résumer ainsi : passer environ un mois en Angola, et se contenter de poser quelques questions partout où le Portugal fait sa loi — chose qui, on s'en doute, n'avait pas le moindre intérêt au vu de la réalité. Une autre contribution est ce mégaprojet d'engloutissement du cœur du Brésil par un barrage afin de favoriser le développement économique du pays. Le problème méthodologique de l'Hudson et de la RAND (au-delà de mes objections politiques) tenait pour beaucoup au fait que ces gens ne concevaient pour seule et unique perspective qu'un futur dominé par l'Occident. La RAND émit ainsi un ensemble

de vingt prévisions sur l'avenir, prenant soin d'ajouter à la fin de sa liste un « joker », afin de montrer qu'elle ne manquait pas d'imagination. Aucune de ses prédictions ne s'est réalisée, hormis le joker — à savoir l'émergence de nouveaux militantismes religieux imprévisibles comme les mouvances islamistes radicales, Al-Qaida et compagnie. Au temps pour les groupes de réflexion... Mais merci au Hudson Institute pour ce document mégalo-maniaque envisageant l'inondation du bassin amazonien. Quant au personnage de Pierre franchissant la frontière avec les guérilleros, je le dois à ma sensibilisation politique sur le sort du Tiers-Monde née à Dar Es Salaam.

En Tanzanie, j'ai commencé l'écriture d'une nouvelle, « *The Flags of Africa* », stimulé par un mystère criminel local, dans un style très influencé par Alain Robbe-Grillet ; l'histoire, quoique raccourcie, a été publiée en 1970. J'étais fasciné par le surréalisme noir français de la Négritude (Senghor, Aimé Césaire) autant que par les excursions de Jean Genet dans des décors africains — *Les Nègres*, *Les Paravents*. J'ai d'ailleurs écrit un article enthousiaste sur ces deux pièces, publié dans *Transition*, le magazine culturel le plus brillant d'Afrique de l'est, imprimé à Kampala, en Ouganda. Mais mon article sur le chef-d'œuvre de Camara Laye, *Le Regard du roi*, manière de réponse africaine à Kafka, est perdu à jamais, je le crains.

En ce qui concerne l'enseignement, celui-ci ne représentait guère un fardeau pour moi. Lors de ma première année en Tanzanie, je ne disposais que d'une poignée d'heures par semaine, l'Université ayant embauché trop de monde. Je passais mon temps à faire de la plongée avec masque et tuba, ou à jouer aux fléchettes avec les garagistes indiens, des bouteilles de bière Tusker bien fraîches, luisantes de condensation, à portée de main. Manquant d'argent (quoique pas autant que la plupart des Tanzaniens), je ne suis parti en safari qu'à quelques reprises. En Afrique de l'est, « partir en safari » signifie faire un voyage loin de chez soi — un truc qui se réfère assez rarement à l'expédition avec guide et porteurs pour tirer sur des rhinocéros. Moi et Judy, mon épouse d'alors, avons gagné le cratère du Ngorongoro et les gorges d'Olduvai. Pendant des heures, j'ai roulé à travers les plaines, cherchant le Kilimandjaro à l'horizon. Puis j'ai fait une pause-cigarette et suis sorti de la voiture. J'ai alors eu la présence d'esprit de lever les yeux vers le zénith : le Kilimandjaro était là, loin au-dessus des nuages, pareil à une grande lune flottant dans le ciel.

Assez vite, la Tanzanie m'a frustré intellectuellement, sans parler de la constante chaleur et de l'humidité : vous prenez une douche, et dès que vous en sortez, vous recommencez à suer. Des choses intéressantes arrivaient néanmoins, comme faire la course avec un feu de brousse avant que les flammes n'avalent notre petite Coccinelle ; ou encore, lors de l'ascension des monts Usambara, se trouver quasiment projeté dans un précipice par un porte-grumes incapable de freiner sa descente sur la piste boueuse. (Aujourd'hui, ces escapades me paraissent des moments assez dingues, mais j'étais jeune et tout cela me plaisait bien.)

*Interlude japonais et un peu de trotskisme*

J'ai quitté la Tanzanie en passant par l'Égypte, juste avant qu'elle n'entre en guerre contre Israël, puis la Grèce, où les colonels commirent peu après leur coup d'état. De retour en Angleterre, le besoin d'argent s'est vite fait ressentir. Grâce à mon expérience africaine, j'ai postulé pour un poste à l'université de Yaoundé, au Cameroun. Au terme de mon entretien d'embauche londonien, on m'expliqua que le profil recherché sous-entendait une certaine stabilité mentale afin de « survivre » à Yaoundé, puis on me suggéra, non sans une certaine insistance, de candidater à un poste à Tokyo, lequel serait officialisé quelques semaines plus tard. C'est ainsi que je me suis retrouvé au Japon, et que j'ai très vite commencé à écrire de la science-fiction, comme une sorte de mécanisme psychologique de survie pour faire face au choc du futur. Même à la fin des années 60, Tokyo était une ville des plus stimulantes ! Tout le techno-fun du futur, les catastrophes écologiques liées à la surpopulation que la SF imaginait, les cerisiers alimentés par des nutriments au goutte-à-goutte, ces dix mille enseignants avec des nodules aux cordes vocales du fait de la pollution atmosphérique, le mont Fuji visible trois jours par an (aux vacances du Nouvel An) pour les mêmes raisons... Il me faut malgré tout ajouter qu'aux dires de tous, la situation environnementale de Tokyo s'est bien améliorée, et que les défauts de l'époque étaient largement compensés par les nombreux avantages, aussi fascinants qu'excitants, de la vie japonaise.

J'adorais ce pays. Néanmoins, en 1970, je me suis persuadé qu'il allait subir un séisme majeur. L'apocalypse me hantait peu à peu (quarante-cinq ans plus tard, ce tremblement de terre monstre n'a pas

encore eu lieu, mais ça ne sera jamais trop tôt). Je suis donc retourné en Angleterre, où la tectonique des plaques est plus calme, pour atterrir à l'École d'histoire de l'art de Birmingham une poignée de mois plus tard. Les psychédéliques années 60, je les ai surtout vécues via le prisme du Japon, où le Takashimaya<sup>1</sup> de Tokyo accrocha une gigantesque bannière pour fêter l'entrée dans l'ère du Verseau qui disait « Se sentir 70 ». (À l'époque, j'avais 27 ans.) Le début des Seventies s'avéra dans la droite ligne des Sixties, et de retour en Angleterre, j'écoutais le Jefferson Airplane/Starship, groupe évoqué dans *L'Enchâssement*. Je lisais la presse underground : *Oz*, *International Times* et *Black Dwarf*, et j'assistais aux meetings de la Ligue travailliste socialiste, qui était bien trop puritaine et schismatique, comme la plupart des groupements trotskistes au Royaume-Uni — dans un car plein d'ouvriers de l'automobile et de la sidérurgie, de retour d'un rassemblement, le responsable révolutionnaire en chef refusa l'arrêt pour une pause *fish and chips* : pas étonnant que les soutiens aient faibli. Avec Brendan, mon fournisseur de LSD, j'écrivais, imprimais et distribuais dans les rues de Birmingham nos propres prospectus situationnistes inspirés par Guy Debord et Raoul Vaneigem.

Parce que je venais de lire *Les Limites de la croissance*, je rendais visite à Alan Thornett, un baron de la Ligue — il en serait bientôt exclu, et ses fidèles avec —, dans sa spartiate maison au sol en plancher nu — un truc assez inhabituel en Angleterre —, afin de débattre sur le développement durable. L'une des choses qui me posait problème, c'était le soutien inconditionnel à Soljenitsyne du quotidien de la Ligue, *The Worker's Press*, pour la seule raison qu'il était anti-soviétique. À mes yeux, ce type était un chrétien orthodoxe fondamentaliste déclarant publiquement que ces sous-humains athées de Chinois devaient être exterminés à coup d'ogives nucléaires. L'emprisonnement de Soljenitsyne dans un goulag stalinien me désolait, mais ses opinions religieuses racistes étaient inacceptables ; un mauvais camarade choisi par opportunisme par les trotskystes.

Chaque matin ouvré, on recevait *The Worker's Press*. Le facteur était un activiste anglais au tempérament rigide, un exemple parfait de

---

<sup>1</sup> Grande chaîne de magasins japonaise. [Sauf indication contraire, les notes sont du traducteur.]

ce que Wilhelm Reich appelait « l'armure caractérielle ». Un jour, mon ex-épouse et moi l'avons rencontré par hasard en centre-ville à Oxford. Il nous a demandé d'une voix mécanique ce qu'on avait pensé du journal du jour — on ne l'avait pas lu. Comme on se trouvait à côté d'un pub, j'ai proposé d'aller boire un verre. « Je peux pas, j'ai des responsabilités ! » Je l'ai convaincu que s'il ne venait pas avec nous, il serait tellement faible qu'il ne pourrait plus travailler correctement — après tout, la Guinness, c'est de la nourriture. Après quoi, Peter (c'était son nom) nous a suivis au pub et s'est un peu détendu.

J'ai quitté la Ligue peu de temps après, à l'instar de l'excellent John Chum, qui nous y avait fait entrer, et qui est ensuite devenu un sheriff (sans rapport avec le terme américain) brillamment réaliste et effectivement socialiste, puis lord-maire<sup>2</sup> d'Oxford.

Telles étaient mes opinions politiques au moment où j'écrivais *L'Enchâssement*.

D'où ai-je tiré le nom de famille de Pierre Darriand, ce personnage qui suit le FRELIMO au Mozambique ? Une recherche sur l'internet montre qu'il ne s'agit même pas d'un nom français<sup>3</sup>. Et Sciavoni ? (Probablement pas un nom italien officiel.) Me suis-je souvenu de la Riva degli Schiavoni à Venise, mais en oubliant le « h » ? Dans le monde pré-Google, vérifier sans tracas de tels détails était impossible.

En ce qui concerne les influences littéraires du roman, le voyage obsédé de Pierre et ce commentaire : « On aurait dit que Kayapi naviguait à la surface familière de son propre cerveau inondé », évoque bien sûr *Le Monde englouti* (1962) de J. G. Ballard, roman que je me souviens avoir emprunté, en grand format, à la bibliothèque d'Oxford. Sûrement en 1967, lors des quelques mois que j'ai passés dans cette ville entre mes séjours en Tanzanie et au Japon, à apprendre des rudiments de langue nippone à l'Institut oriental. (Pour quelque raison, je n'ai jamais réussi à maîtriser le swahili, mais les mots japonais me paraissaient évidents, très naturels.)

---

<sup>2</sup> Magistrat municipal élu des grandes villes britanniques.

<sup>3</sup> Le nom provient en fait d'un personnage secondaire du roman de Raymond Roussel *Impressions d'Afrique*.

Charlie Faith, buveur de spiritueux, a quelque chose de commun avec le consul décrit par Malcolm Lowry dans *Sous le volcan*.

Quant aux jeunes cobayes, qui tournent en rond alors que leurs cerveaux entrent en surcharge, ils doivent beaucoup aux *Enfants d'Icare* d'Arthur C. Clarke, où lesdits enfants, qui vont être uploadés dans un esprit collectif cosmique, déambulent pareillement. Lorsque j'avais douze ans, un camarade de classe plus âgé que moi m'avait prêté une édition poche de ce roman ; sa lecture m'a beaucoup impressionné. Une particularité de mon école, à Tyneside, était que la tranche d'âge de ma classe couvrait au moins trois ans ; j'étais le plus jeune, et mes copains plus âgés avaient des amis qui l'étaient davantage. Assez vite, j'ai appris à boire de la bière. Je retrouvais mon pote lecteur de Clarke chez lui, on jouait aux échecs, on écoutait du Wagner — sa passion —, puis on allait au pub. On en ramenait un pain fourré au pudding de légumes avec une saucisse, qu'on mangeait en regardant *Dragnet* (ou toute autre série policière) sur la télé en noir et blanc. Un autre de nos amis, plus vieux, pouvait même conduire la voiture de son père, auquel cas on allait dans un autre pub, plus loin dans la campagne, mais on prenait soin de boire nos bouteilles de Newcastle Brown Ale sur le bas-côté. Au pub de ma ville, on ne posait pas de question, tant que je ne commandais ni ne payais moi-même les bières. L'établissement où nous nous rendions en voiture, un peu plus select, était davantage susceptible d'être visité par les autorités — les policiers passaient y boire un coup vite fait pendant leurs rondes.

Notre école étant non mixte, les filles n'avaient pas d'existence réelle et demeuraient plutôt mystérieuses, peu intéressées par la science-fiction, Wagner et la bière selon toute vraisemblance. Il faut dire que du côté des mœurs, l'époque était assez arriérée — une des raisons pour lesquelles je me suis marié jeune.

Dans *L'Enchâssement*, la « réalité comme expérience directe », tout comme les cerveaux sans corps pouvant perdre la raison, me semblent tenir du *Destination : Vide* de Frank Herbert.

Je dois au *Système de la mode* de Roland Barthes les accessoires rubis de Zwingler, livre que j'avais lu consciencieusement quoique irrégulièrement en français, peu après que j'ai commencé à enseigner à Birmingham. Pas au bénéfice de mes étudiants en Mode et Textile, mais au mien.

Hmm, « enseigner »... J'ai eu de la chance dans ma carrière de prof... Je l'ai dit, j'avais très peu de cours en Tanzanie. Un temps, j'ai tenu la librairie universitaire — ce qui impliquait seulement de

commander à Londres des manuels pour les différentes facultés —, mais bien vite, un responsable à plein temps est arrivé. Un Écossais merveilleusement drôle, qui avait travaillé dans le commerce pétrolier et écrit une demi-douzaine de romances sous le pseudonyme de Vivian Donald, des histoires de doux baisers dans la bruyère des Glens. Sans oublier un ouvrage d'héraldique dans une respectable collection de petits livres reliés. Cet *Observer's Book of Heraldry*, par Charles Mackinnon of Dunakin, est toujours disponible. Charles vivait une vie fantastique, et je suppose que son statut de thane<sup>4</sup> sur une île minuscule, dotée de son château en ruine, quelque part entre Skye et l'Écosse continentale, participait de cette réalité augmentée. Ce titre, il l'avait peut-être acheté aux enchères, chose assez courante en Grande-Bretagne. Charles affirmait qu'il avait fait sa scolarité dans une école publique historique de Glasgow, absorbée ensuite par le tristement célèbre quartier des Gorbals. Peut-être s'était-il frayé, avec un succès certain, un chemin hors de ces taudis. D'un autre côté, un Flight Lieutenant nommé C. R. Mackinnon (à la RAF en 1958 — une année seulement ?), « *seanachadaich*<sup>5</sup> héréditaire du clan MacKinnon » avait écrit une brève histoire du clan, approuvée par le chef dudit clan, le MacKinnon de MacKinnon. « Plusieurs tentatives infructueuses ont été effectuées pour contacter l'auteur. » Plutôt mystérieux, en somme... Quoi qu'il en soit, Charles était un chic type. Je me souviens de lui, après quelques bières, en train de danser dans le bar à ciel ouvert situé sur le toit du Twiga Hotel, son pantalon baissé — pas facile. Voilà qui donnait un sens inédit à l'expression « danse des Highlands ». (*Twiga*, en swahili, signifie girafe, grand animal, grand bâtiment.)

Peu après mon arrivée à Tokyo, les étudiants de mon université entamèrent une grève qui dura rien de moins que deux ans et demi pour protester, par anticipation, contre la reconduction du traité de sécurité américano-japonais, prévue en 1970. La première année, une fois par mois, les professeurs japonais et moi (nous avions tous le statut de professeurs — *sensei*) passions dignement entre les rangées d'étudiants de la Zengakuren<sup>6</sup> afin de collecter nos salaires sous forme

---

<sup>4</sup> Seigneur féodal anglais.

<sup>5</sup> Généalogiste et historien

<sup>6</sup> Syndicat étudiant

de billets dans des enveloppes. La police finit par donner l'assaut sur l'université après avoir largué en hélicoptère du gaz lacrymogène. L'année suivante, c'est à travers les rangées de policiers que nous autres profs nous faufileons... Au cours de cette grève, nous avons eu cinq augmentations de salaire. J'ai beaucoup exploré Tokyo, y ai écrit mes premières nouvelles publiables et fait mes débuts dans le magazine *New Worlds* en 1969.

### *Une digression sur Raymond Roussel*

Lors de mes semaines de cours de deux jours et demi à Birmingham, « j'enseignais » surtout la SF qui m'intéressait, ainsi que la documentation pour *L'Enchâssement* ou *Le Modèle Jonas*, ce genre de choses. En conséquence, mes étudiants m'ont beaucoup entendu parler de Benjamin Whorf et de Noam Chomsky, de la RAND Corporation et du Hudson Institute, ainsi que du cerveau des baleines et des dauphins — choses que la plupart d'entre eux semblaient d'ailleurs estimer dignes d'intérêt. Le hangar qui nous accueillait était quelque peu lugubre, et j'ai relocalisé mon premier cours de la journée dans un bar-café de bonne taille, et le deuxième (sur trois) dans un pub. Personne ne s'est plaint ! À l'époque, il demeurait possible de s'accorder de telles libertés merveilleuses...

L'une des principales inspirations pour *L'Enchâssement* — aux côtés des recherches scientifiques sur la nature du langage, telles que celles entreprises par les humains et les extraterrestres venant sur Terre — a été Raymond Roussel (1877-1933), au sujet duquel je me permets une digression, ayant appris qu'il est de nos jours peu connu en son pays. Roussel a exercé une profonde influence sur les surréalistes, les auteurs du Nouveau Roman comme Alain Robbe-Grillet, sans oublier le toujours actuel mouvement littéraire expérimental de l'OuLiPo, dont Georges Perec a été une figure éminente, tandis que Michel Foucault lui a consacré son seul ouvrage de critique littéraire. Un héritage non négligeable.

À mon niveau, le texte décisif de Roussel qui a stimulé l'écriture de *L'Enchâssement* est son « poème impossible », enchâssé à l'extrême : ses *Nouvelles Impressions d'Afrique* (1932). Les phrases y sont nichées à l'intérieur de phrases à l'intérieur de phrases, comme des poupées russes. « L'enchâssement » désigne ce genre de construction. Des enchâssements successifs mettent à rude épreuve l'esprit tâchant de

comprendre la phrase complète. Roussel espérait construire une machine à lire ses poèmes, consistant en une table circulaire dotée de deux plateaux. Le poème ferait le tour du plateau du bas, fixe, tandis que des fentes dans le plateau du haut, rotatif, exposeraient des morceaux éloignés du texte, « désenchâssant » ainsi la syntaxe. Cette œuvre a enflammé mon imagination, m'incitant à trouver un cadre science-fictionnel aux théories linguistiques de Chomsky et à m'interroger sur les intrications entre langage et réalité. Chomsky affirme que, à un niveau structurel profond, acquis au cours de notre évolution, tous les humains ont partagé une « grammaire générale ». Les schémas linguistiques reflètent-ils la réalité physique et objective à ce même niveau profond ? Le langage est très métaphorique. Les mots se révèlent presque toujours des métaphores dissimulées devenues des symboles arbitraires désignant des objets.

Les machines dérivant de l'imagination, et agissant en son nom, avec les surréalistes... les méticuleuses descriptions d'objets, avec Robbe-Grillet... les contraintes d'écriture avec l'emploi de règles arbitraires (comme bannir la lettre « e » d'un texte ou d'un roman entier), avec les auteurs de l'OuLiPo : tous ces techniques dérivent de Roussel.

Dans le cas de l'OUvroir de LIttérature POtentielle, le premier mot de chaque phrase sur une page pouvait former une autre phrase, ou la longueur de mots consécutifs se conformer aux décimales de  $\pi$ ... ou tout autre contrainte. Dans son ouvrage posthume *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Roussel révèle ses méthodes de travail dans l'écriture de fiction : de l'OuLiPo avant la lettre.

Roussel fut l'un des plus grands excentriques du XX<sup>e</sup> siècle. Héritier d'une fortune considérable, il la dilapida pour la publication de ses propres livres, la mise en scène somptueuse de ses pièces de théâtre ou la satisfaction de caprices des plus variés. À l'image de ce voyage vers les Indes qu'il entreprit à bord de son navire, équipage au complet, et qu'il passa entièrement dans sa cabine à écrire. Un jour, alors que le capitaine lui annonçait qu'enfin ils arrivaient en vue des côtes indiennes, Roussel monta sur le pont, regarda la tache distante à l'horizon et déclara : « C'est bien, j'ai vu l'Inde. » Après quoi il ordonna au navire de faire demi-tour et mettre le cap vers Marseille.

En fait, « caprice » n'est pas le terme approprié. En dépit des moqueries — quand ses œuvres n'étaient pas purement ignorées —, Roussel était convaincu de son propre génie. Génie auquel il décida d'assurer la gloire, quitte à recourir à des moyens que d'aucuns

qualifieraient de stratégiques plutôt qu'artistiques. Un texte de fiction était pour lui un jeu aux règles strictes. Il tirait une phrase d'un poème ou d'une comptine, et en transformait le sens même si la sonorité demeurait la même. Ainsi : « Napoléon, premier empereur », devenait « Nappe, olé, ombre, miettes, hampe, air, heure ». Soit : un danseur espagnol sur une table si brillamment illuminée que les miettes projettent une ombre, plus une horloge mue par le vent. Roussel se mettait ensuite en tête d'inventer une histoire propre à lier, de manière imaginative et satisfaisante, ces éléments ainsi que nombre d'autres obtenus par la même méthode. Les bouts d'information du départ devaient être éloignés le plus possible les uns des autres, et chaque événement, aussi absurde qu'il pût paraître au premier regard, s'imbriquer logiquement dans l'histoire finale.

Avec une liberté assumée, j'ai écrit un certain nombre de mes nouvelles, voire de mes romans, de la sorte, conjuguant des faits, des théories, des situations et des images qui, à première vue, semblent des plus disparates. Un critique a souligné : « Ce que d'aucuns considèrent comme une coïncidence, Ian Watson le voit comme une connexion. »

Quand Roussel finit par révéler sa méthode, certains adeptes de l'imagination surréaliste s'indignèrent de la démarche mécaniste employée. Où se cachait l'inspiration libre et sans entrave dans tout cela ? En vérité, la mécanique fascinait Roussel, dont les œuvres mettent volontiers en scène des inventeurs-scientifiques et des appareils étranges. Et de fait, les surréalistes s'enthousiasmaient pour les équipements modernes et les jeux innovants à même de stimuler l'esprit, de le sortir des ornières de la routine afin de susciter un monde totalement imaginaire, remarquable et non-humain, propre à accoucher de nouveaux mythes. De *nouveaux* mythes, certes, mais *authentiques*. Les surréalistes s'étaient engagés dans une quête magique et créatrice de mythes pour évoquer l'étranger, l'autre, l'ailleurs, le différent. Roussel ne croyait pas particulièrement au surnaturel, mais recherchait l'émerveillement. Je suis aussi quelqu'un de rationnel de manière intuitive, sans superstitions, qui recourt à l'outillage de la science dans une sorte de but magique — un but imaginaire ouvrant la conscience.

Et que sont les mondes étrangers, les extraterrestres inventés par la SF, si ce n'est l'accomplissement de cette quête surréaliste pour des mondes imaginaires et non humains ? Roussel s'intéressait en particulier à ce qu'on pourrait appeler les formes d'art enfantines, populaires. Le grand art, ou prétendu tel, ne l'intéressait pas, au